

THÉÂTRE — CRÉATION

26 mars > 8 avril 2015

jeu.26 ven.27, sam. 28, jeu. 2,
ven. 3, sam. 4, mer.8 à 19:30 •
durée 1h env •

Ulysse(s)

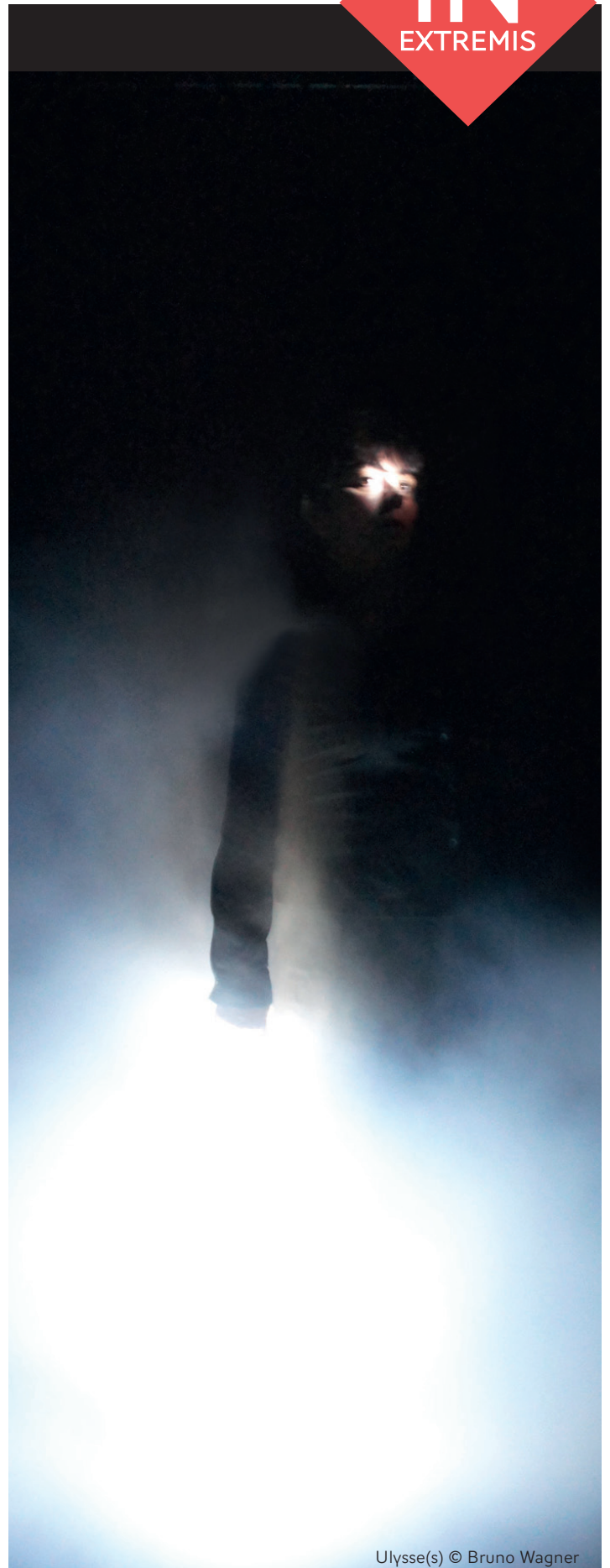
James Joyce

Isabelle Luccioni
Oui, Bizarre

coproduction Garonne

en partenariat avec Libération

un évènement Télérama



26 mars... 8 avril à 19h30

jeU 26, ven 27, sam 28 mars ; jeu 2, ven 3, sam 4, mer 8 avril

durée 1h environ

tarif 10€

ULYSSE(S)

théâtre

Isabelle Luccioni (Fr)

d'après le chapitre XVIII (Pénélope) d'*Ulysse* de James Joyce
Traduction de Tiphaine Samoyault

création - coproduction

On connaît Isabelle Luccioni, metteur en scène (*Une trop bruyante solitude* de Bohumil Hrabal avec René Gouzenne, *Le Mensonge* de Nathalie Sarraute et *Tout doit disparaître (c'est magnifique)* au théâtre Garonne, *Comédie & La Dernière Bande* de Samuel Beckett, *Les Dramuscules*, *Spécialité Tragi - Comiques* de Thomas Bernhard au théâtre Sorano et l'an dernier *Cent-vingt trois* d'Eddy Pallaro). On retrouve aussi dans ce nouveau projet la comédienne - formée auprès de Michel Mathieu mais aussi de Peter Brook, Claude Régy et Ariane Mnouchkine – qui affronte l'un des « monstres » de la littérature : le monologue de *Molly Bloom* dans *Ulysse* de Joyce, d'après une nouvelle traduction de Tiphaine Samoyault.

Lire *Ulysse* de James Joyce, et particulièrement le monologue final de Molly, est une aventure de lecteur vertigineuse.

Le dire, est une sensation physique jouissive, organique "A s'en faire péter la mâchoire !" (extrait du texte) dans la respiration qu'elle implique, une expérience du souffle, qui traverse cette écriture, pulsation interne du "corps" du texte, du corps de Molly B.

On en ressort dévasté, jeté sur le rivage, après avoir été emporté par les flots de cette parole ininterrompue. Ivre de joie.

Ce livre a été écrit sur huit années par épisodes, dans des revues.

Le roman se déroule sur une seule journée à Dublin (nous suivons Léopold Bloom de 8h du matin à 3h du matin). Il se compose de 18 épisodes. Ce sont des variations stylistiques qui s'inscrivent dans une expérience de l'écriture : un oratorio « in progress ». Chaque épisode est relié à un organe du corps, une couleur et un personnage de *L'Odyssée* d'Homère, livre fondateur pour Joyce depuis sa jeunesse.

Le XVIII^e épisode, le monologue de Molly Bloom fait dans sa totalité une durée de 2h30 à la lecture. Après avoir fait une relecture minutieuse, une analyse dramaturgique, j'ai choisi de garder un tiers du texte. Ce qui a guidé mes pas, c'est l'écoute du tempo intérieur du texte, en le disant à haute voix, ressentir la sensation physique que cela produit, au-delà du sens. Rentrer dans la respiration du texte, comme on remettrait ses pas sur les traces d'un autre, sur le sable...

Marion Bloom (Molly), fille de Major, est née d'une mère juive de Gibraltar. Elle est reliée à l'élément "terre" (selon le système de "correspondances" de Joyce) et à la figure de Pénélope, femme d'Ulysse dans *L'Odyssée*. Mais contrairement à celle-ci, elle est infidèle à son mari de manière quasi systématique, et sans aucune culpabilité.



© Bruno Wagner

Dublin, 16 juin 1904

C'est en milieu de nuit qu'une femme, dans son lit, déroule sa pensée, dans un flux incessant, comme le sang, comme l'eau qui compose notre corps.

Elle est dans un état de pré-sommeil, à la frontière, à la lisière du sommeil.

Pour situer l'épisode précédent (XVII), son mari (Léopold Bloom), après un périple incroyable d'une journée dans Dublin, rentre éméché, en pleine nuit, accompagné d'un ami, Stephen Dedalus. Il est 3h du matin. Son ami parti, Léopold, du jardin où il se trouve, regarde leur chambre encore éclairée et décide de rentrer dans la maison. Il monte l'escalier, et rentre dans la chambre. Il se couche et s'endort tête bêche près d'elle dans le lit conjugal. L'épisode XVIII commence par le monologue de Molly.

Fascinant, ce monologue torrentiel ouvre sur la nuit où se dilatent les forces telluriques de la parole, du corps de Molly: c'est dans la nuit souvent que l'on s'abandonne, c'est dans la nuit que les amants s'unissent, et que l'on murmure un secret et c'est dans la nuit toujours que se jouent les terreurs enfantines. Il ouvre sur cette nuit de l'inconscient.

En quarante pages, la parole telle un fleuve, traverse littéralement celui qui le lit et du même coup celui qui l'entend. Molly elle-même est traversée, "trouée" de toute part. Elle dit dans le texte qu'elle est comme un trou. Molly se sert de son corps pour attirer les hommes, elle agit sans culpabilité de manière très instinctive. Son comportement est veule, animal, sans aucune moralité. C'est une femme mariée qui se donne au premier venu. Pour Joyce, Molly représente le sexe. Son rapport au corps est abordé sans tabou, sans barrière morale, de manière très intime, très osée pour l'époque. Elle évoque le sang, les menstrues, le bruit que fait son corps. Molly est libre, sauvage et rebelle, et remet en cause le couple et le mariage. Elle finit le monologue en se remémorant son premier baiser avec son mari sur le rocher à Gibraltar... "*et son cœur battait comme un fou et oui j'ai dit oui je veux Oui.*"

Les sons, les images, les langues (anglais/italien/espagnol), les souvenirs se mêlent au passé et au présent. Ses amants, les odeurs et les visions de Madrid, Algésiras, Dublin, tout se confond, tout se répond, tout est "correspondances" au sens baudelairien du terme.

A sa sortie en 1922, le livre a fait scandale et a été interdit pour obscénités. C'est Hemingway qui le réhabilita quelques années plus tard.

Près d'un siècle après je me repose cette question tout naturellement... où est l'obscène? Non pas dans ce texte mais dans le monde tel qu'il est.

Notre monde l'est, totalement. La télévision, la mort filmée en direct, les confessions intimes, le terrorisme de l'argent, la surconsommation, c'est l'endroit de la plus grande violence, de l'obscénité. Quel est notre rapport au corps, et à la parole..?

Me revient en tête, l'image de Winnie de *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett qui chante alors que son corps est absorbé par la terre, retourne à la terre. Molly, elle, chante, en s'enfonçant dans la nuit, dans le naufrage de son existence, fragile, légère, joyeuse. Elle a fait naufrage sur les rivages du sommeil, sur la plage, face à l'océan. Face à Gibraltar.

Traduction TiphaineSamoyault

Mise en scène et interprétation Isabelle Luccioni

Adaptation Isabelle Luccioni

Scénographie Toni Casalonga

Création costume Sohuta

Regard/direction d'acteur Laurence Bienvenue

Regard dramaturgique Céline Astrié

Créateur Images Bruno Wagner

Créateur Lumières Christian Toullec

Créateur Son Arnaud Romet

Musicien Philippe Gelda

Regard artistique Isabelle Ayache

remerciements a Béatrice Biseul, Isabelle Moulis

Production Compagnie Oui Bizarre ; **coproduction** théâtre Garonne- scène européenne -Toulouse,

Le Parvis, scène nationale de Tarbes Pyrénées,

Saint Céré/Figeac Scène conventionnée pour le théâtre et théâtre musical,

Théâtre le Hangar- association Lohengrin, Le Ring scène Périphérique et Théâtre 2 l'Acte

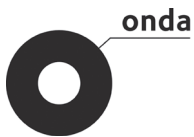
La compagnie Oui bizarre a été accueillie en résidence, dans le cadre du dispositif FABER mis en place par le Conseil Régional Midi-Pyrénées, à l'Usine, Scène Conventionnée pour les Arts dans l'espace public(Tournefeuille/Toulouse

Métropole en décembre 2013

LES PARTENAIRES IN EXTREMIS



MAIRIE DE  **TOULOUSE**
www.toulouse.fr



Bibliothèque
de Toulouse

